



Temps saturé et critique de la vie quotidienne **Saturated Time and Critique of Daily Life**

Simon Le Roulley

Volume 10, numéro 2, avril 2015

Sur le thème des temporalités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Roulley, S. (2015). Temps saturé et critique de la vie quotidienne. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 10(2), 23–56. <https://doi.org/10.7202/1030263ar>

Résumé de l'article

La sociologie a souvent intégré la dimension temporelle à ses recherches comme une variable, mais a rarement choisi de s'intéresser au temps spécifiquement. En tant que représentation sociale instituée, pleine de l'histoire de notre société, le temps est pourtant un objet socioanthropologique qui permet de saisir les enjeux contemporains et les rapports de dominations capitalistes. Nous proposons ici un regard sur les évolutions du rapport au temps afin d'expliquer en quoi le temps est une institution. Nous proposerons ensuite une lecture contemporaine du phénomène (l'anomie temporelle) face à l'individualisation et l'hypernomie. Nous proposerons enfin de nouveaux outils pour saisir les temps contemporains. Ces outils sont construits sur une perspective critique héritée à la fois de l'École Française de Socioanthropologie et de l'hétérodoxie marxiste. La perspective vise à pointer les possibilités sociales d'opposer au temps institué un temps instituant, dans une dialectique acteur-système. Derrière cette communication, c'est le programme d'une recherche en cours qui se dévoile.

Temps saturé et critique de la vie quotidienne

SIMON LE ROULLEY

CERReV, Université de Caen Basse-Normandie

Introduction

En sociologie le temps apparaît plus comme une variable dans les enquêtes ou comme une modalité dans les théories. Rares sont les socioanthropologues¹ (au miroir de la philosophie) à avoir « saisi » le temps comme un objet à part entière. Ce qui explique peut-être pourquoi certains outils restent utilisés sans être réinterrogés². Si Durkheim rappelle que la sociologie telle qu'il la conçoit est la science des institutions³, le temps est-il seulement une institution ? Mon temps est celui de tous les êtres humains, celui qui advient par l'angoisse de la fin. Aussi, je le « ressens » seul, de façon singulière en fonction des conjonctures,

¹ La fin des terrains exotiques a contraint l'anthropologie à se recentrer sur l'endotique. Les terrains et les méthodes se sont confondus et, malgré la classification officielle, les sociologues sont bien souvent plus proches de l'anthropologie que de la démographie... C'est pourquoi, la méthodologie présentée en fin d'article s'appuie largement sur des techniques provenant de l'anthropologie comme l'observation et le journal de terrain.

² La critique des enquêtes emplois du temps est assez peu présente mis-à-part chez les *Temporalistes*. Nous retiendrons également les quelques pages à ce propos dans le *Que-sais-je ?* de Claude Javeau (*Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2003).

³ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 [1895]

des aléas de la vie qui sont propres à chacun. Mais le temps tel que je le vis et tel qu'il se déploie est aussi un temps particulier propre à la société dans laquelle nous vivons⁴. En cela, le temps est un commun propre à un type de société, une représentation sociale extérieure et coercitive, une institution. Devant la multiplicité des niveaux d'observation du temps, il faut donc faire un choix qui s'apparente à la perspective, à l'approche et au cadrage méthodologiques⁵.

Plusieurs ouvrages ont paru ces dernières années autour des modifications du rapport au temps flirtant parfois avec la sociologie de la vie quotidienne. De la désormais célèbre *Accélération* de Hartmut Rosa⁶ au *Temps fractionné* de Patrick Cingolani⁷, du *Temps et modernité* de Philippe Zarifian⁸ aux *Temps de travail et temps de vie* de Paul Bouffartigue⁹, tout prête à penser que le temps, s'il n'est pas encore un enjeu majeur de nos disciplines, attire au moins le regard des intellectuels du fait des modifications qu'il subit et génère. Il est désormais clair et acquis que les nouvelles technologies et leur démocratisation sur les lieux de travail et au-delà, que le chômage et l'augmentation des situations de précarité ouvrent la voie à des terrains d'explorations socioanthropologiques dans lesquels le changement se manifeste de manière radicale.

Cet article rend compte d'un cadre théorique et conceptuel qui s'appuie sur une perspective que l'on pourrait qualifier de « durkheim-marxiste », conjuguant une approche en terme d'institution et de vécu, et s'attachant à repenser les formes de

⁴ « Ainsi donc le temps qui s'affirme officiellement sur toute l'étendue du monde comme le temps général de la société, ne signifiant que les intérêts spécialisés qui le constituent, n'est qu'un temps particulier » (Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967], p. 113).

⁵ Salvador Juan, « Méthodologie de la démarche de recherche en sociologie. La didactique du projet de recherche », *Bulletin de méthode sociologique*, n° 47, 1995, p. 78-98.

⁶ Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.

⁷ Patrick Cingolani, *Le temps fractionné*, Paris, Armand Collin, 2012.

⁸ Philippe Zarifian, *Temps et modernité*, Paris, L'Harmattan, 2001.

⁹ Paul Bouffartigue, *Temps de travail et temps de vie. Les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

l'aliénation contemporaine. Salvador Juan explique que la perspective d'une recherche est propre au chercheur, qu'elle lui appartient¹⁰. Elle participe d'une appropriation d'un corpus, d'une fabrication, d'un bricolage. Mais nous ajouterons qu'on ne construit pas un meuble en ne partant de rien ni à partir de bois vermoulu. Il faut une matière première solide (les traditions sociologiques auxquelles on s'apparente), la visserie et des outils pour consolider les différentes parties (l'outillage conceptuel). Et, surtout, un meuble, comme une perspective n'est pas un agrégat de planches et de vis : il forme un tout, un ensemble, une théorie. Les planches, la matière de cette proposition, participent d'une explication sociohistorique des évolutions du temps.

Le point de départ de cette recherche, l'intuition brusque, émerge du vécu du chercheur. Travailleur précaire depuis 2004, nous avons en effet été amené, avant même notre inscription en sociologie, à questionner la tension entre vie quotidienne et travail à partir d'expériences du travail intérimaire dans le privé, six années dans l'Éducation Nationale en tant qu'assistant d'éducation, ainsi qu'une période de chômage qui a débuté avec cette thèse, ponctuée de vacances à l'Université. Cette expérience du travail précaire nous a permis d'interroger, à partir de notre expérience et de la confrontation à l'autre, la domination du temps de travail sur les autres temps de la vie. Mais notre expérience en tant qu'assistant d'éducation nous a également laissé l'opportunité de réaliser des recherches sur les résistances au travail¹¹, en termes d'organisation du travail en premier lieu, en termes de rapport au travail en dernière analyse. C'est à partir de ces travaux que s'est construite cette recherche sur les dimensions vécue et instituée des temps de la vie. Ces intuitions à partir d'une observation quotidienne et longitudinale, d'un retour réflexif, ont fondé le point de départ de la réflexion : pourquoi malgré une domination du temps de travail, voit-on des césures

¹⁰ Salvador Juan, « Méthodologie de la démarche de recherche en sociologie » *op. cit.*, p. 86-87.

¹¹ Nous avons collaboré avec Mathieu Uhel, maître de conférences en géographie, à plusieurs travaux sur la précarité dans l'Éducation Nationale à travers le cas des Assistants d'Éducation.

dans lesquelles la vie quotidienne réapparaît; pourquoi dans le hors travail laisse-t-on parfois entrer le travail ?

Partant de cela, il nous paraissait important, de révéler les deux dimensions instituée et vécue du temps social, afin d'expliquer la première et son caractère déterministe, puis dans un second temps de proposer un cadre théorico-conceptuel qui laisse ouvert la possibilité du conjoncturel, de la transgression¹². Nous aborderons celui-ci avec vous dans sa dimension institutionnelle via une approche inspirée de la méthode régressive-progressive¹³, c'est-à-dire qu'en partant de ces observations nous proposons d'exposer la dimension instituée du temps, dans une approche historique commune à Marx et Durkheim. Nous remonterons l'histoire pour la redescendre et expliquer les mécanismes institutionnels et la dimension déterministe de ce temps institué en lui accolant une analyse héritée de la sociologie critique¹⁴. Nous rappellerons également les différentes façons d'appréhender et d'analyser le phénomène par les sociologues au fil de l'histoire. Nous expliquerons ensuite en quoi la vie quotidienne¹⁵ peut être une entrée intéressante permettant d'interroger la dimension instituée et institutive du phénomène social. Enfin, nous présenterons en guise d'ouverture le programme de recherche en cours, les prétentions théoriques et méthodologiques que nous souhaitons développer. Nous montrerons, à partir d'une appropriation du concept de moment emprunté à Henri Lefebvre, la façon dont on peut, après un effort de précision, en dégager une typologie afin d'interroger le rapport au temps à l'époque de la saturation. Il s'agit donc au final d'assumer la visée théorique

¹² Sandrine Deulceux et Rémi Hess, *Henri Lefebvre : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2009.

¹³ Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, A.M. Métailié, 1988; Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode*, Gallimard, 1986.

¹⁴ René Lourau, *L'analyse institutionnelle*, Paris, Minuit, 1970 et *La clé des champs*, Paris, Economica, 1997; Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

¹⁵ Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne. Introduction*, Paris, L'Arche, 1958 [1947]; *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche, 1961; *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.

d'une recherche en cours – le versant empirique n'étant pas clos au moment où nous écrivons ces lignes – plutôt que de présenter des éléments de terrains hasardeux et à faible valeur empirique.

De la porosité à la discipline

Si la philosophie stoïcienne proposait une conception du temps le positionnant comme un phénomène extérieur, cosmologique qui dépassait les humains, la physique a brisé cette représentation du temps. Pour autant, si la science et la raison instrumentale ont modifié un certain nombre de représentations sociales¹⁶, elles n'ont pas directement impacté le rapport au temps. En effet l'activité humaine s'est longtemps collée sur le rythme circadien ainsi que sur les cycles saisonniers. À l'époque où l'agriculture est la principale source de nourriture, cela paraît aller de soi. Edward Thompson¹⁷ précise que ce temps « cyclique », orienté par la tâche et dépendant des rythmes naturels dans les sociétés pré-industrielles, admettait une porosité entre travail et hors-travail, le hors-travail étant fonction de l'activité agraire garante de la survie. Cependant, même dans l'artisanat ou dans les premières manufactures, le travail reste soumis aux alternances des jours et des nuits pour des raisons de risques d'incendie liés aux lumières artificielles inflammables et aux difficultés de concentration de l'esprit sur la tâche. L'activité humaine est donc tributaire de cette cyclicité du temps.

L'accumulation primitive de capital décrite par Marx¹⁸ reposait en partie sur l'expropriation des terres et leur gestion par l'aristocratie à des fins productivistes. Ce nouveau mode de production implique une main-d'œuvre moins importante, moins de serfs nécessaires pour le seigneur et une augmentation du vagabondage et du travail journalier. C'est une configuration essentielle pour

¹⁶ Theodor Adorno et Max Horkheimer, *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974 [1944]; Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calman-Lévy, 1977.

¹⁷ Edward P. Thompson, « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, n° 5, 1979 [1967], p. 3-63.

¹⁸ Karl Marx, *Le Capital, Livre premier tome III*, Paris, Éditions Sociales, 1973 [1867].

comprendre la naissance du salariat qui impliquera progressivement un autre rapport au temps, corrélatif au développement du salariat et de l'urbanisation :

L'afflux des serfs fugitifs, persécutés par les seigneurs, leur exode incessant vers les villes à charte, qui les accueillait, mais les exploitaient, ce fut une forme économique du conflit dont la force militaire urbaine fut la forme politique. Face aux seigneurs territoriaux comme aux paysans dont elles tiraient leur subsistance et leurs matières premières (blé, laine, etc.) les villes se protégeaient et s'organisaient sur le double plan économique et politique : corporations, milices, édifices communs, etc. Cette organisation de la ville, dirigée contre l'adversaire extérieur, n'avait pas seulement pour conséquence une hiérarchie propre à la cité. Elle induisait des modalités de travail productif destinées (bien entendu sans que les gens concernés immédiatement l'aient vu !) au plus grand avenir. Les serfs affranchis par leur entrée dans la communauté ne pouvaient se défendre. Ils arrivaient un par un. Ils étaient donc à la merci des maîtres de corporations et chefs de métier. Le plus souvent, ces serfs ne connaissaient aucun métier. Ainsi se constituait une plèbe de journaliers pour qui le travail se mesurait déjà par le temps¹⁹.

D'après Robert Castel, on peut considérer le serf comme un salarié partiel quand « ayant rempli ses obligations serviles, il met au service du seigneur une partie de son temps libre contre rétribution²⁰ ». Il ajoute qu'il existe plusieurs types de salariats préindustriels, et qu'envisager « la signification économique, sociale et anthropologique du salariat à la seule lumière de ce qu'il est devenu dans la "société salariale" – ou pis encore, nier la réalité des situations salariales qui n'entrent pas dans cette définition » résulterait d'une forme d'ethnocentrisme²¹. Le salarié pur, le prolétaire, est au final le vagabond, le marginal, puisqu'il ne possède à vrai dire que la force de ses bras et vit dans une forme de précarité.

Mais comment mesurer la rétribution sur des temps et des espaces qui ne sont pas travaillés sur le temps long ? C'est un des problèmes posés par cette « révolution agricole » que Karl Marx,

¹⁹ Henri Lefebvre, *La pensée marxiste et la ville*, Tournai, Casterman, 1972, p. 50.

²⁰ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard, 2000 [1995], p. 178-179.

²¹ *Ibid.*, p. 173.

en s'appuyant sur les travaux de Justus Von Liebig, va brillamment exposer. Auparavant chaque serf travaillait ses petites parcelles au fil de l'année. Mais comment mesurer la rétribution du vagabond de passage ? Son travail n'est pas le même. Et le résultat du travail peut différer en fonction du travailleur. Alors que la contrepartie du travail était fonction de la tâche, le caractère temporaire du travail du vagabond va entraîner une conception nouvelle, celle du salaire mesuré au temps de réalisation de la corvée : « Dès que l'on emploie des ouvriers, le passage de l'orientation par la tâche au travail mesuré par le temps devient visible²² ». Cette mise au ban d'une partie de la population va entraîner un exode vers les villes. Ce nouveau mode de rétribution va s'avérer le principe même du salariat industriel. C'est le passage d'un temps poreux vers un temps discipliné.

En effet, le développement de l'horlogerie, qui s'imposera par le biais des églises et leurs cloches qui ne sonnent plus uniquement l'heure des messes, mais le fracas du travail à accomplir le matin et la mélodie du repos retrouvé le soir, va introduire une réelle discipline à l'égard du temps mesuré. À ce propos, Alain Corbin explique que « le temps devient alors prévisible, organisé. [...] Le découpage du temps, la précision plus grande imposent, en effet, l'affectation des séquences de temps à une seule activité²³ ». Le temps est désormais synchronisé et l'activité humaine ne se colle plus sur les alternances cycliques, mais sur des segments de temps se succédant de façon linéaire²⁴. Pour autant, si le travail s'appréhende désormais par ce temps homogénéisé, synchronisé, les individus ne sont pas totalement soumis à celui-ci.

²² Edward P. Thompson, *op. cit.*, p. 9.

²³ Alain Corbin, « Temps de loisirs espaces de la ville », *Histoire urbaine*, n° 1, 2000, p. 163-168.

²⁴ Il ne s'agit pas de nier le maintien d'une certaine cyclicité du temps, mais bien d'entrevoir avec ce nouveau rapport le primat du linéaire sur le cyclique. Comme l'explique Henri Lefebvre dans ses *Éléments de rythmanalyse* (Paris, Syllepse, 1992), le rapport entre cyclique et linéaire est un rapport dialectique qui constitue le rythme. Ainsi, à partir du moment où le temps linéaire du travail domine qualitativement, c'est-à-dire définit les autres segments de temps plus encore que le cyclique, le rythme de la vie sociale se trouve donc dominé par le temps du travail.

L'indépendance vis-à-vis de l'usine est une première forme de résistance à ce nouveau paradigme temporel du temps discipliné. Les premières lois sur la durée du temps de travail sont revendiquées par les patrons pour garder les ouvriers à l'usine. En effet, une fois la saison arrivée, les salariés bien souvent repartaient aux champs en dehors de la ville se laissant happer par un rythme qui n'est pas encore spécifiquement urbain²⁵. En mettant en place ce nouveau cadre disciplinaire, le directeur de l'usine, seul détenteur de la clé qui remonte l'horloge (les montres étant encore peu courantes, voire interdites dans les ateliers), se fait maître du temps des ouvriers. Afin de contrôler le travail des ouvriers va naître la fonction de contremaître. Celui-ci contrôlera les horaires d'arrivée et de départ des ouvriers renforçant ainsi la discipline temporelle – une pointeuse humaine en quelque sorte.

Alors que le temps orienté par la tâche admettait une porosité entre temps de travail et temps libre, les deux étant difficilement dissociables, le temps discipliné, en cloisonnant le travail à des horaires précis, génère une nouvelle « matrice existentielle » de la vie quotidienne qui circonscrit le temps de travail dans les murs de l'usine. Cette séparation permet également de qualifier le travail en fonction de son caractère quantitatif : le temps de travail appelle nécessairement une rémunération, tout travail qui n'est pas chronométré, qui n'apporte pas de compensation financière, va progressivement disparaître de la sphère du travail vers celle du temps libre, de ce qu'on appellera plus tard le travail-à-côté²⁶. Le phénomène se produit également en faisant du salariat la modalité de réalisation des conditions matérielles d'existence : le temps de force de travail disponible acquiert une valeur d'échange.

²⁵ Jacques Freyssinet, « L'évolution du temps de travail : le déplacement des enjeux économiques », *Droit Social*, n^{os} 9/10, novembre 1998, p. 752-759.

²⁶ Florence Weber, *Le travail-à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001.

Effacement ou occultation du cadre disciplinaire ?

C'est dans ce contexte de mutation sociale que la sociologie va émerger en France, en rupture avec la philosophie spéculative qui ne permettait pas d'expliquer la manifestation collective de certaines pratiques ni de comprendre les inégalités sociales. Durkheim, socialiste, avait à cœur de régler la question sociale. Pour lui, les pathologies sociales peuvent être liées à une « crise douloureuse ou d'heureuses, mais trop soudaines transformations²⁷ ». Cet intérêt pour la méthode historique et la focale posée sur les crises ou les périodes troubles, il les partage avec Marx, bien qu'il se soit défendu d'avoir subi son influence²⁸. Partagée entre l'héritage durkheimien et l'héritage marxiste, la sociologie d'après-guerre a ouvert une nouvelle façon d'approcher les faits sociaux, historiquement, mais en tenant compte des dimensions instituées et vécues du fait social.

La tradition marxiste a souvent identifié les crises comme des événements internes à la structure même du système économique qui permettraient à celui-ci de se reformuler. Du point de vue des mutations des représentations sociales du temps, la crise de 1929 est particulièrement intéressante. Suite à celle-ci, le projet de relance de la consommation qui passe par l'ouverture de segments de marché à des catégories qui n'y avaient pas accès auparavant va reconfigurer les cadres temporels. En France par exemple, plusieurs luttes antérieures ont modifié les dispositifs de la législation de la durée du temps de travail : journée de dix heures en 1848 (puis 1900 suite à un retour à la journée de douze heures). En 1919 la loi rend le repos dominical obligatoire, fait

²⁷ Émile Durkheim, *Le suicide*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 [1897], p. 280. Notons que dans la période étudiée par Durkheim, entre 1841 et 1872, les « heureuses mais trop soudaines transformations » arrivent à deux reprises en 1848 et 1871.

²⁸ Émile Durkheim, « La conception matérialiste de l'histoire », *Revue philosophique*, 1897, n° 44, p. 645-651. À ce propos, nous avons eu l'occasion de communiquer à l'Université de Caen dans le séminaire de Master de philosophie le 19 novembre 2014 sur les liens entre l'analyse de Marx et celle de Durkheim. La première partie s'intitule « Marx et Durkheim : commun analytique, bataille idéologique ».

passer la journée à huit heures et la semaine à quarante-huit heures. Enfin, en 1936, suite à un large mouvement social, sont obtenus la semaine de quarante heures et deux semaines de congés payés. Mais plus qu'une victoire du mouvement social, il s'agit d'un compromis entre les revendications de celui-ci et les nouveaux impératifs économiques qui font suite à la crise²⁹. Augmenter le temps libre ne signifie pas seulement libérer du travail, mais également libérer une force de consommation. Ce temps libre reste assujéti au temps de travail et conserve à bien des égards des traits similaires. Le hors-travail n'est pas émancipé de la quantification du temps sur laquelle repose le temps de travail, « c'est au contraire le moment d'affiner l'exactitude de nos chronomètres³⁰ ».

La logique formelle dans l'analytique des temps de la vie propose une formule simple : moins de travail est égal à plus de temps libre. Mais au regard de cette histoire, il apparaît difficile de parler d'une libération du temps quand celui-ci est dépendant du travail et des rythmes de la production. Déjà Émile Durkheim postulait dans sa *Division du travail social* que le temps libre dans la société industrielle était fonction de l'organisation du travail et de la productivité³¹. La dissociation qui existait entre temps de travail et temps libre reposait sur les caractères productifs ou improductifs de valeur d'échange de ceux-ci. Avec l'avènement de la société de consommation, le temps libre va devenir non plus le revers de la production, mais son prolongement sous une autre forme.

²⁹ Henri Lefebvre revient à plusieurs reprises sur la façon dont la gauche a valorisé l'idée d'une libération des ouvriers dans et par les loisirs. Pour lui cette entreprise « sociale » s'est transformée en une des plus vastes entreprises capitaliste qui a permis d'éliminer les antagonismes de la lutte des classes. (Voir notamment Henri Lefebvre, *La survie du capitalisme. La re-production des rapports de production*, Paris, Anthropos, 1973.)

³⁰ Pierre Sansot, « Temps libre, Temps flottant », *Temps libre*, n° 2, 2005, p. 23-33.

³¹ Jean-Marie Lafortune, *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail. Fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir du jeu et du sport*, Québec, Presses de l'université de Québec, 2004.

La Deuxième Guerre mondiale va mettre en hiatus cette nouvelle phase d'expansion du capitalisme, mais la période des « Trente Glorieuses » relancera la logique de colonisation du temps du travail sur les différents temps de la vie. L'École française de socioanthropologie³² (EFSA) se remettra difficilement sur pied au lendemain de la guerre, secouée par les déportations et les exils des sociologues juifs et communistes³³. Georges Gurvitch relancera l'EFSA après la guerre. Il est, après Hubert puis Halbawchs, le sociologue français qui propose d'interroger sociologiquement le temps. Tenant en respect le russe Pitrim Sorokin³⁴ qui initia la méthode des budgets-temps (avec Stroumiline) en 1922 en URSS, leur rencontre aux États-Unis est sûrement ce qui motive Gurvitch à s'attacher à cette problématique. Devant une vision trop figée des temps de la vie proposée par les Russes, son « imagination explosive » débouche sur une approche du temps dans sa multiplicité³⁵. Pitrim Sorokin segmente les temps du quotidien à partir des activités sociales. Ce modèle préfigurera les catégories que nous connaissons encore aujourd'hui dans les enquêtes emplois du temps. La sociologie de Georges Gurvitch s'attache à catégoriser la multiplicité des temps en y ajoutant les paliers en profondeur qui existent au-delà de ce qui est visible. Henri Lefebvre de son côté va développer un concept qui, tout au long de son œuvre, jalonnnera ses écrits sans jamais être clairement défini et qui se rapproche finalement, dans la forme, de la multiplicité gurvitchéenne. Ce concept de « moment » se construit sur une logique dialectique qui rappelle celle de Gurvitch. Le moment n'est pas le temps, il est quelque chose du temps, éphémère, qui par tentation de l'absolu cherche à devenir une représentation anthropologique. La sociologie lefebvréenne propose une vision non figée du social. S'il est

³² Salvador Juan, *La escuela francesa de socioantropología*, València, Universitat de València, 2013.

³³ Anamnèse, *Les sociologues sous Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2012.

³⁴ Georges Gurvitch, « Préface », dans Pitrim Sorokin, *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, Paris, Quai de Conti, 1959.

³⁵ Georges Gurvitch, *La vocation actuelle de la sociologie. Tome 2 : antécédents et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

déterministe et dévoile les mécanismes de domination, d'aliénation, il laisse également ouverte la porte du champ des possibles, l'aliénation ne pouvant d'après lui jamais être pensée sans la désaliénation³⁶ : l'institué et le vécu entrent dans un rapport dialectique. La vie quotidienne est ainsi pour lui saisie entre l'institué et l'instituant, le système et l'acteur, le déterminisme des contraintes et l'appropriation.

Cette analyse de la vie quotidienne suggère donc que la liberté n'est pas là où on la voit, où elle est donnée (passif), mais là où elle est prise (actif); ce qui est rendu de plus en plus difficile par la colonisation du monde vécu qui modifie la reproduction symbolique sous l'influence de la rationalité cognitive et instrumentale qui absorbe les rationalités morales, esthétiques et pratiques³⁷. Edgar Morin en développant sa critique de la culture de masse³⁸ va lui aussi creuser cette perspective en montrant que la vie quotidienne est colonisée de toute part par la marchandise, fétiche idéologique participant à l'homogénéisation de la culture. Ces auteurs, comme Jean Baudrillard³⁹, ont dévoilé l'extension de la domination de la sphère productive à l'ensemble de la vie quotidienne notamment par les industries culturelles et la consommation. Le temps libre n'est alors plus le temps hors-travail, un temps créatif, mais devient le prolongement du travail par sa forme destructive : la consommation.

Dans l'analytique des temps de la vie, cette critique permet d'expliquer que si le temps discipliné avait mis fin à la porosité entre travail et vie quotidienne, le développement de la société de consommation permet une absorption de la vie quotidienne par le temps du travail. C'est ce que nous appelons le temps unidimensionnel, en référence à Herbert Marcuse⁴⁰, un temps qui hybride les différents temps sociaux sous la coupe du rythme

³⁶ Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne : fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche, 1961.

³⁷ Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987 [1981].

³⁸ Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.

³⁹ Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.

⁴⁰ Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968 [1964].

de la production. Cette lecture n'annihile pas les catégories des temps sociaux qui apparaissent toujours dans les représentations sociales, mais remet en cause leur différenciation puisque chacun de ces temps se joue sur le rythme de la marchandise.

Selon notre grille de lecture, la crise de 1929 a paradoxalement intensifié la domination du temps *du* travail en libérant du temps *de* travail. La sociologie d'après-guerre a été confrontée à des mutations qui n'étaient pas directement visibles, elle a été confrontée à l'institution d'un nouvel imaginaire social. La routinisation sur le rythme du travail, l'extension du domaine du travail sur les autres sphères de la vie va saturer cet imaginaire jusqu'à l'irruption de mai 1968. Ce soulèvement est une cristallisation de revendications éparses qui s'étiolaient depuis l'avant-guerre⁴¹. Ce phénomène qui n'a pas touché que la France est en quelque sorte le symptôme d'un nouveau virage à opérer pour le capitalisme afin de se reproduire. Les politiques économiques vont donc progressivement s'étendre au-delà du territoire national et un processus de dématérialisation des frontières va accompagner la dématérialisation du temps, pour la dématérialisation de l'économie. Comme nous l'avons noté, le temps s'est unidimensionnalisé sur le temps du travail en maintenant quelques distinctions dans les régimes de temporalités, quelques « frontières temporelles » qui maintenaient une séparation, une matérialité différentielle entre les temps de la vie bien que ceux-ci soient unidimensionnellement dominés par le travail. La « différence » va s'estomper de plus en plus, augurant d'un nouveau stade du capitalisme.

⁴¹ Les références à la vie quotidienne ont été abordées par la sociologie, et notamment la sociologie industrielle. Mais la critique de la servitude ouvrière et de l'humiliation qui déborde les murs de l'usine se retrouvent dans une multitude de textes. Nous pensons plus particulièrement ici aux écrits de Simon Weil, « Condition première d'un travail non servile (Marseille, 1941-1942) », dans *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951, p. 355-372.

Unidimensionnalité et anomie

La fin du compromis keyneso-fordien et le virage de ce qu'il est convenu d'appeler le néolibéralisme participant de la construction d'un nouvel esprit du capitalisme⁴² qui repose sur l'intensification de la flexibilité, l'augmentation de la mobilité géographique et le renouvellement de pratiques de consommation⁴³. La dématérialisation de l'économie à l'échelle macro va se faire ressentir à l'échelle micro. L'image de l'*open-space* est peut-être l'image qui symbolise le plus fortement la dialectique multiscalaire macro-meso-micro, symbole d'un élargissement des contours des marchés à mesure que les bureaux s'élargissent, de la visibilité et de la concurrence généralisée *intra-* et *inter-*entreprises, de l'indifférence entendue comme l'abolition de toute singularité au profit d'un modèle économique ou d'un modèle d'organisation scientifique du travail⁴⁴, à l'échelle des travailleurs de l'entreprise entre eux et des entreprises entre nations.

En 1969 William Grossin, fondateur de la revue *Temporalistes* démontrait que l'apparente hétérogénéité des situations au travail dissimulait l'unification des horaires et des durées dans les entreprises, même si la sujétion aux cadres temporels n'était pas forcément vécue de la même manière par chacun⁴⁵. Cinq années plus tard, dans une étude sur *les Temps de la vie quotidienne*, il concluait en expliquant que si le temps de travail a toujours existé, même s'il n'était pas qualifié de la sorte, il était entrecoupé selon les échelles (jour, semaine, année) de césures, mais que dorénavant ces « moments » ne sont plus des temps complémentaires, mais des temps octroyés comme des compensations. Dans cette perspective le temps du travail est tout, le temps libre n'est rien :

⁴² Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel Esprit du Capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

⁴³ David Harvey, *The Condition of Postmodernity*, Cambridge, Basil Blackwell, 1989, p. 124.

⁴⁴ Henri Lefebvre, *Le manifeste différentialiste*, Paris, Gallimard, 1970.

⁴⁵ William Grossin, *Le travail et le temps*, Paris, Anthropos, 1969.

Il représente une contrepartie, due, payée, même, au temps contraignant du travail, sous l'aspect d'un temps libéré du travail.

Cependant il n'y a pas de véritable compensation. Ces deux temps s'altèrent l'un l'autre. Le travailleur reste d'autant plus désarmé dans le temps vide du loisir acquis au prix du temps de travail vendu, que ce dernier est chargé de contraintes. [...] Il sombre dans le néant du temps libre et dans une relative asocialité⁴⁶.

L'introduction du management dans l'organisation du travail va renforcer cette hybridation et même dépasser cette représentation d'un temps unidimensionnel. Luc Boltanski et Ève Chiapello⁴⁷ rappellent d'ailleurs comment les aspirations « gauchistes » et les acteurs de mai 1968, ce qu'ils appellent la « critique artiste », participent à la managérialisation en faisant entrer la créativité et le ludique, caractéristiques de la liberté déjà absente du loisir – ou réductrice selon Grossin –, dans le travail qui est censé incarner son contraire, la contrainte. William Grossin voyait également par l'automatisation de la production les frontières entre ouvriers et employés s'éliminer dans l'entreprise par un développement des tâches « intellectuelles » exécutées par les ouvriers, comme la maîtrise des machines, ne réduisant plus le travail de ceux-ci à une simple mécanique du corps. Si des différences subsistent entre employés et ouvriers, elles tendent à s'effacer d'un côté par la « moyennisation » de la société qui laisse disparaître le spectre de la lutte des classes⁴⁸, de l'autre par le vécu du temps de travail qui s'homogénéise. Mais plus encore, ce sont les différences entre les temps de la vie qui s'effacent par le management. L'introduction du créatif, l'horizontalité qui n'est en fait qu'une complexification des verticalités, l'illusion d'autonomie permettent d'invisibiliser la pression de l'entreprise par un procès d'intégration du caractère coercitif du travail. La structure disciplinaire de l'entreprise a laissé la place à des dispositifs de

⁴⁶ William Grossin, *Les temps de la vie quotidienne*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, p. 380.

⁴⁷ Luc Boltanski et Ève Chiapello, *op. cit.*

⁴⁸ Alain Touraine, *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Paris, Denoël, 1969.

contrôle permettant d'intensifier le travail (et les cadences) en se passant de l'autorité⁴⁹.

Cependant si la crise de 1973 appelait une nouvelle orientation du capitalisme basée sur la mondialisation et la flexibilisation du travail, il fallait produire institutionnellement les possibilités de mise en place de celle-ci⁵⁰. Cette nouvelle période de l'histoire du temps de travail se déploie le long d'une série de dates qui débute en 1982 et dont on ne peut douter qu'elle soit achevée encore. En un peu plus de dix ans⁵¹ les cadres institutionnels vont permettre de mettre en place des dispositifs de flexibilisation du travail, de dissolution des normes collectives relatives à la durée du travail qui favorisent des attitudes clientélistes de la part des supérieurs hiérarchiques tout en mobilisant des stratégies opportunistes de la part des salariés. La réduction de la durée du temps de travail de 1998 visant à passer sous le régime des trente-cinq heures hebdomadaires dissimule également le même type d'effets pervers⁵². Ces éléments permettent de rendre visible le primat de l'économie sur l'humain, et que le projet n'est décidément pas la libération des travailleurs, mais la libération du travail. Dans la même logique, une dizaine d'années plus tard, le gouvernement de François Fillon allègera le coût des cotisations patronales sur les heures supplémentaires et instaurera une exonération d'impôts sur celles-ci. Ou comment générer l'opportunisme par la mobi-

⁴⁹ Christophe Dejours, *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

⁵⁰ Michel Bitard, « Flexibilité du travail et construction de normes temporelles : le cas de la grande distribution », dans Claude Durand et Alain Pichon (dir.), *La puissance des normes*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 183-187.

⁵¹ L'ordonnance du 16 janvier 1982 réduit la durée du temps de travail à trente-neuf heures et étend les congés payés à cinq semaines. Mais paradoxalement, cette loi permet de déroger à la règle en instaurant la possibilité de faire varier cette durée et le contingent d'heures supplémentaires. La loi du 26 février 1986 étendra ce champ des dérogations. Successivement, la loi du 19 juin 1987 élargit les possibilités de flexibilité, contrepartie à la réduction de la durée du temps de travail. En 1993, la loi du 20 décembre va ouvrir la possibilité de négocier sur l'annualisation de la durée du travail.

⁵² Dominique Strauss-Kahn, alors ministre de l'économie, expliquait au forum de Davos que celle-ci ne pouvait se mettre en place que contre un quasi-gel des salaires et une flexibilisation accrue du travail et, surtout que le revers était de ne pas nuire à la compétitivité des entreprises.

lisation d'affects de crainte face à l'augmentation du chômage et de la précarité⁵³.

La fin progressive des normes collectives relatives à la durée du temps de travail pourrait laisser présager un élargissement des champs de possibilité et de liberté pour les acteurs. Cependant, la fin de l'hétéronomie ne laisse pas nécessairement la place à plus d'autonomie⁵⁴ : elle peut également générer une hypernomie par multiplication de logiques individuelles devant l'effacement des normes collectives. Le temps reste celui de l'économie, mais les vécus multiples dissimulent plus encore ce phénomène d'hypernomie. La disponibilité permanente liée à la précarisation, qui fait des chômeurs et intérimaires une armée de réserve mobilisable *quasi* systématiquement et instantanément sous peine de radiation, et la sujétion des travailleurs à la flexibilité ont conduit vers des mutations certaines de la vie quotidienne qui modifient l'imaginaire institué et ses symboles. En effet, plus encore qu'une hybridation des temps sociaux, ce que nous nommons le temps unidimensionnel, nous avons affaire à une saturation des temps sociaux.

La vie quotidienne comme espace-temps institué-instituant

Les incompatibilités grandissantes entre les exigences quotidiennes à l'accélération sociale et ses logiques individualisées d'aliénation au temps *du* travail génèrent chez les individus une soumission à flux tendu au temps *de* travail. Si auparavant il dominait en étendant la logique productive intrinsèque au travail sur les autres temps sociaux, il domine maintenant par colonisation⁵⁵. La différence réside dans la distinction que l'on peut faire

⁵³ Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude : Marx et Spinoza*, Paris, La Fabrique, 2010.

⁵⁴ Ronan Le Coadic, « L'autonomie, illusion ou projet de société ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 121, p. 317-340.

⁵⁵ Henri Lefebvre parlait de la colonisation de la vie quotidienne. Nous définissons cette colonisation comme une force coercitive d'imposition d'un modèle culturel et « la domination politique de population à des fins d'exploitation (ou de mise en réserve) ». Cette définition empruntée partiellement au *Dictionnaire critique du marxisme* (Gérard Bensussan et Georges Labica, Paris,

entre discipline et contrôle⁵⁶. Le temps unidimensionnel était régi, contrairement au temps discipliné, par des dispositifs de contrôle qui s'exprimaient à travers une ingénierie du besoin et une idéologie du confort dans la consommation. La discipline était intériorisée par la dissimulation des formes coercitives du capitalisme et leur travestissement notamment dans les loisirs. Le temps saturé laisse imaginer un étrange mélange entre contrôle et discipline : le capitalisme perd de plus en plus l'obligation de se dissimuler puisque l'éclatement des forces collectives au profit d'une individualisation permet aux capitalistes de remonter leur puissance cynique sur les êtres⁵⁷. C'est le retour d'une discipline qui ne rencontre que peu de résistance collective puisque chacun est occupé à lutter pour *sa* quotidienneté, pour sa survie – la vie quotidienne soumise aux impératifs économiques –, mais ne lutte plus pour la vie. La survie s'énonce au singulier, mais vivre se conjugue au pluriel. La précarisation au-delà d'entraver la réalisation du désir dans la consommation participe d'une vie quotidienne disrythmique, en ce sens qu'il paraît difficile pour les classes les plus défavorisées de vivre sur le *tempo-de-la-vie* battu en *prestissimo* par le néolibéralisme. Le temps saturé met donc en place une anomie temporelle : l'effacement des cadres temporels commun dans la vie quotidienne contre une injonction à la flexibilité, c'est-à-dire que *le capitalisme détemporalise d'un côté ce qu'il retemporalise de l'autre*, pour paraphraser Gilles Deleuze et Félix Guattari⁵⁸. Enfin, devant l'effacement des cadres institutionnels régissant le rapport au temps de travail, la saturation

Presses universitaires de France, 1982) suppose donc une idéologie, et donc des tenants de cette idéologie.

⁵⁶ À ce propos voir Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », 1990; [en ligne] <http://fr.scribd.com/doc/5328565/Post-scriptum-sur-les-societes-de-contrôle-Gilles-Deleuze-1990>, consulté le 15 mai 2014.

⁵⁷ Un des exemples désormais célèbre est celui de Warren Buffet qui se référait ironiquement à Marx et la lutte des classes sur CNN : « There's class warfare, all right but it's my class, the rich class, that's making war, and we're winning ». Source : New York Times (2006), *In class warfare, guess which class is winning* [en ligne] http://www.nytimes.com/2006/11/26/business/yourmoney/26every.html?_r=0, consulté le 15 mai 2014.

⁵⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'anti-Édipe. Capitalisme et schizophrénie.*, Paris, Minuit, 1972.

produit un accroissement des rapports singuliers au quotidien, ce qui revient à dire que « l'acteur est de plus en plus libre de composer une vie quotidienne faite d'usages de plus en plus aliénés⁵⁹ »...

Devant ce tableau pessimiste d'une société hypernomique dominée par l'individualisme, l'atomisation et le déclin des formes collectives, se profile un paysage plus optimiste, un champ des possibles qu'il convient de défricher. L'hypernomie est un phénomène caractéristique de nos sociétés contemporaines reposant sur un excès de normalisation. Ce foisonnement des normes les conduit parfois à s'entrechoquer nécessitant des tactiques d'appropriation par les acteurs sous forme de tactiques de résistances quotidiennes. Par ailleurs, cette hypernomie (que nous rapprochons indistinctement de la bureaucratisation néolibérale⁶⁰) oblige à fléchir devant les normes à certains « moments » et à les transgresser à d'autres. Les exigences bureaucratiques pour les demandeurs d'emploi en sont un exemple en ce sens que la procédure bureaucratique qui rappelle le travail même dans son absence est confrontée à des stratégies quotidiennes de survie hors des sentiers battus du quotidien.

Le concept de « moment » nous semble être un outil sociologique qui permet de saisir à la fois les injonctions du système et dans le même temps les appropriations par les acteurs. En effet, là où la norme s'efface par le haut elle réapparaît par en bas. C'est la dynamique institutionnelle de René Lourau⁶¹. D'une part l'institué, l'ordre établi, vient exercer une coercition commune sur l'ensemble de la population : c'est le sédiment social-historique qui reflète l'histoire d'une société et le pouvoir exercé par les dominants. En négatif l'instituant vient heurter cet institué. Ce fut à une époque la lutte des classes, pour certains

⁵⁹ Salvador Juan, « Actionnalisme institutionnaliste », habilitation à diriger des recherches en Lettres et Sciences Humaines, Nanterre, Université de Paris-Nanterre, 1998, p. 101.

⁶⁰ Béatrice Hibou, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012.

⁶¹ René Lourau, *L'analyse institutionnelle, op. cit.; L'État inconscient*, Paris, Minuit, 1978.

transmutée en nouveaux mouvements sociaux et, pour nous, ce sont les niveaux et dimensions de résistances : de l'individuel au collectif, du groupe à la masse critique, des échelles locales aux échelles globales⁶². Enfin, le mouvement d'institutionnalisation vient opérer la synthèse : l'institué absorbe les revendications (discours) et les pratiques (actions) de l'instituant afin de se reproduire en évitant la cristallisation d'un conflit qui mettrait en péril sa reproduction, l'émergence d'une lutte finale. Mais l'entrechoquement des normes dans l'hypernomie peut conduire à de l'anomie, par la perte de sens générée par l'accumulation de normes qui peut produire un ensemble incohérent, par la fragmentation des représentations sociales :

Le symbolique institutionnalisé est à la fois au fondement de la contrainte sociale et le moyen de la libération, du fait que les automatismes sociaux sont colportés dans l'imaginaire social et font le sens commun. L'acteur peut s'appuyer sur eux pour signifier et projeter; il n'a pas besoin de refaire le monde à chaque instant. Mais si les symboles se démultiplient, c'est que les domaines institutionnels de l'économique, du politique, du social, du religieux, de l'associatif, tels qu'ils apparaissent dans leur organisation interne et leurs œuvres, se morcellent. Les facteurs de ce morcellement sont tous liés à la division du travail. Les normes se démultiplient en se spécialisant. La *surnomie* (la prolifération des normes sociales que l'on peut aussi nommer hypernomie) et l'anomie vont donc ensemble.⁶³

L'anomie temporelle est donc le corrélat de la spécialisation et de l'individualisation des temps que nous avons imputé aux transformations du capitalisme et de son imaginaire institué : c'est un produit de la saturation des temps sociaux. Pour Jean Duvignaud l'anomie peut également dégager des possibles : elle est un symptôme de la remise en cause radicale de l'institué et propose des « matrices existentielles » en rupture, de nouveaux modes d'être au monde et à l'autre. Tout est question de positionnement théorique, de perspective : le sociologue qui aura les

⁶² Sur la dimension scalaire des mouvements sociaux, voir Mathieu Uhel, « Eau et pouvoir. Les échelles des mouvements altermondialistes et révolutionnaire en Bolivie et au Venezuela », thèse de doctorat, Caen, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.

⁶³ Salvador Juan, « Actionnalisme institutionnaliste », *op. cit.*, p. 97-98.

yeux rivés sur l'ordre y verra une déviance, une irrégularité; le sociologue qui porte le regard sur les mutations sociales y verra l'expression poétique, tragique d'un conflit avec l'institué. Dans les pas de Jean Duvignaud nous dirions que l'hypernomie est un attribut du système et l'anomie de l'acteur, mais que cette dernière est une liberté-contrainte en ce sens que l'individu dévie de la règle uniquement parce que le système l'y oblige et que les normes ne lui sont plus supportables. C'est pourquoi la violence n'est pas un attribut de l'individu anémique, mais du système hypernomique : c'est l'incohérence et la saturation des normes qui obligent à leur transgression, que ce soit pour permettre leur reproduction ou pour créer la rupture.

Les nouvelles technologies sont intéressantes pour figurer ce point. En mettant en place une disponibilité permanente vis-à-vis du travail – par exemple avec les mails et mobiles professionnels –, ces nouveaux outils font sortir le travail de l'enceinte de l'entreprise et permettent donc l'extension et la reproduction du travail. Mais ces outils permettent également à la vie quotidienne de s'infiltrer par jeux d'appropriations de temps personnels sur le temps de travail. Ceci n'a rien de nouveau et Michel De Certeau appelait déjà cela le braconnage. Pour la critique de la vie quotidienne, c'est lorsque ces appropriations se *routinisent* que se dégage un objet d'étude. Salvador Juan explique que « les routines ont une structure isomorphe à celle des institutions⁶⁴ ». Elles font partie de ces sédiments institutionnels de la trame du quotidien qui, par répétabilité, permettent de baliser de repères un quotidien fragmenté et soumis aux rythmes du travail, ramènent le temps cyclique dans le temps linéaire. Ce balisage pour Claude Javeau est indispensable au changement social⁶⁵. C'est pourquoi d'un point de vue de l'explication et de la compréhension des temps contemporains nous proposons une nouvelle théorie des

⁶⁴ Salvador Juan, « La quotidienneté entre tension et ennui. Replis existentiels et vulnérabilité ordinaire », dans Salvador Juan et Didier Le Gall (dir.), *Conditions et genres de vie : chroniques d'une autre France*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 307-326.

⁶⁵ Claude Javeau, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, La lettre volée, 2003, p. 147.

moments. Celle-ci s'appuie sur la dissémination du concept dans l'œuvre d'Henri Lefebvre reprise par Rémi Hess⁶⁶. Nous avons, cela dit, tenté de lui donner un caractère testable empiriquement et un aspect systématique influencé des temps sociaux de Georges Gurvitch.

Le moment de l'élaboration conceptuelle et méthodologique

Si on étalait toutes les pages écrites par Henri Lefebvre sur une surface plane et que l'on devait entourer chaque occurrence du concept de moment, nous aurions affaire à une véritable constellation. Ce concept est mobilisé dans une multitude de ses ouvrages, parfois on sent même une défiance vis-à-vis de la « situation » de ses ex-compagnons situationnistes. Henri Lefebvre ne semblait pas très enclin à définir précisément le « moment », comme s'il s'agissait d'un fil conducteur le long d'une œuvre qu'il n'aurait pas pu achever par un ouvrage spécifique sur ce sujet. Rémi Hess, son disciple et biographe, a fourni un effort de précision du concept à partir de cette œuvre. Paradoxalement, ce lefebvien n'est peut-être pas allé assez loin selon nous dans l'appropriation du mot afin de lui donner une définition qui permette son utilisation concrète.

Mix philosophique, sociologique, historique, anthropologique aux dimensions et niveaux multiples, le concept de « moment » mérite d'être formulé dans une systématique non figée qui permette tout de même une mise à l'épreuve du terrain et en l'insérant dans la dialectique lefebvrienne aliénation-désaliénation-aliénation qui permettra d'entrevoir l'anomie comme le passage de l'aliénation vers la désaliénation, et de saisir l'instituant louraldien⁶⁷ comme passage de la désaliénation à une aliénation nouvelle.

⁶⁶ Rémi Hess, *Henri Lefebvre et la pensée du possible. Théories des moments et construction de la personne*, Paris, Economica, 2009.

⁶⁷ René Lourau, *L'instituant contre l'institué*, Paris, Anthropos, 1969.

Nous écartant de la conception de Crozier et Friedberg⁶⁸, nous ne considérons pas le moment comme une prise de liberté délibérément appropriée par des acteurs libres et stratèges, mais comme la création d'un système d'usage qui dépend d'une part du milieu et des symboles avec lequel l'individu est en relation (variables du système) et des dispositions sociales et du statut (variables acteurs). Cette dialectique cherche à interroger ce qui est de l'ordre de l'injonction de l'institué et ce qui est de l'ordre d'une lutte contre celui-ci. La logique formelle ne se suffirait pas, car certaines transgressions peuvent apparaître par nécessité – c'est-à-dire conduites par une incapacité à supporter les injonctions – et d'autres mues par un désir de rupture⁶⁹. Ces transgressions peuvent aussi être jugées utiles à la reproduction de l'institué, et d'autres volontairement opposées à celui-ci. Il ne s'agit donc pas d'une opposition figée entre ces deux dimensions constitutives du social, mais bien d'une articulation entre l'institué (système) et le vécu (acteur), la façon dont l'un détermine l'autre et l'autre s'y heurte. Nous proposons, à partir de notre théorie de la saturation, de nous intéresser plutôt à la façon dont l'hypernomie conduit à l'émergence de nouveaux usages qui soit génèrent une adaptation à l'institué, soit sont porteurs d'instituant.

Figure 1: Analyse des usages⁷⁰

	Système	Acteur
Superstructure	<i>Symboles</i>	<i>Dispositions sociales</i>
	Systèmes d'usages	
Infrastructure	<i>Milieus</i>	<i>Statuts</i>

⁶⁸ Michel Crozier et Erhard Friedberg, *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.

⁶⁹ Henri Lefebvre, *Logique formelle logique dialectique*, Paris, Anthropos, 1969.

⁷⁰ Inspiré de Salvador Juan, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 235.

Pierre-Alexandre Delorme s'intéresse à la transgression et dégage une typologie permettant de préciser les formes transgressives au-delà de la dichotomie ordre et désordre⁷¹. Il tente de montrer comment la transgression peut aussi servir la reproduction, le système, autant qu'elle peut dégager des possibles d'émancipation. Articulant sa pensée sur la dialectique institué-instituant-institutionnalisation, son schéma permet selon nous de développer une catégorisation nouvelle des temps sociaux à partir de la théorie des moments et de notre grille de lecture. Considérant que le temps est une institution et donc un enjeu des rapports de forces historiques⁷², le quotidien s'il est soumis à cette institution s'articule entre les appropriations et les déterminismes. Ceci implique que le temps social dominant reste le temps du capitalisme, mais que la vie quotidienne se compose de moments, parfois vécus comme des jaillissements, des hapax, parfois institués et nécessaires pour recréer du cyclique dans la saturation. Ces moments, comme écarts à la normativité temporelle, peuvent ainsi être vus comme des résistances à l'aliénation ou comme des nécessités accordées par le système pour sa reproduction. C'est pourquoi nous proposons une typologie des moments.

Typologie des moments :

- Les moments rituels sont des brèches instituées des césures dans le temps-institué. Elles sont instaurées comme des souffles nouveaux qui permettent de dévier la trajectoire du temps, pour un moment, avant de reprendre un rythme parfois accéléré. C'est le cas par exemple du repas dans la journée qui marque une pause pour reprendre les activités contraintes quotidiennes; ou encore de la Saint Sylvestre qui permet de suspendre le temps d'une nuit le chronomètre pour amorcer une nouvelle année au rythme similaire et aux injonctions identiques.

⁷¹ Pierre-Alexandre Delorme, « Ordre et rébellion », Mémoire de master 2 en sociologie, Caen, Université de Caen Basse-Normandie, 2014.

⁷² Pierre Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Seuil, 2012, p. 21, 268-269, 276-277, 291, 454-455, 581.

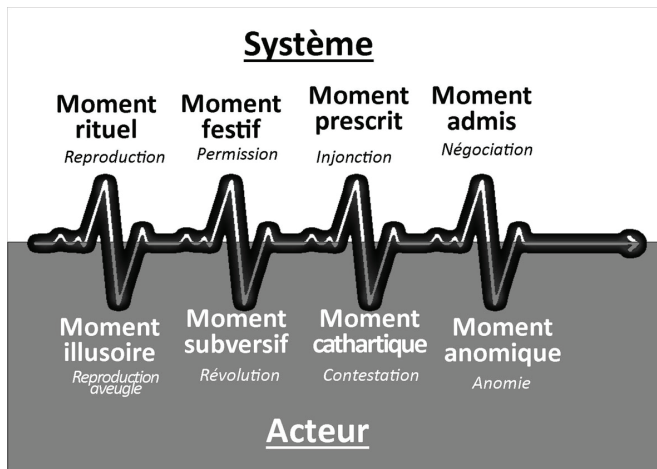
- Les moments festifs sont des césures permises par l'institué. Afin d'éviter une « surcharge temporelle », l'institué autorise des jaillissements de moments qui permettent de cacher le poids de la contrainte temporelle, la coercition du temps dominant. Le carnaval étudiant de Caen en est un exemple en ce sens qu'il fait oublier le calendrier accéléré de l'année scolaire tout en étant une soupape avant les examens.
- Les moments prescrits sont des césures exigées par l'institué, purement hétéronomes qui permettent à l'institué de se donner un rythme autre ou d'envisager sa reproduction. C'est par exemple le congé forcé au travail ou le jour férié dans le calendrier.
- Les moments admis sont issus de la négociation, ce sont des moments qui jaillissent et qui brisent le temps institué, mais l'institué admet ces derniers pour éviter le conflit, car il sait que cela ne nuit pas directement à sa reproduction. On peut prendre l'exemple de la pause cigarette qui dans certains emplois n'est pas considérée comme une pause officielle. On laisse la personne sortir 5 minutes pour éviter tout conflit. Une césure dans le temps prescrit admise pour éviter tout désordre.
- Les moments illusoire sont des temps que l'on pense en ruptures et qui ne le sont pas. La consommation est par exemple une rupture *a priori*. On considère le temps du travail comme un temps dominant et le temps de consommation comme du hors-travail. Cependant, notre cadre théorique montre bien que la consommation n'est pas le revers du travail, mais son prolongement. Là où on croit s'évader du travail, on continue de produire. Les loisirs de consommation ou l'industrie culturelle sont de l'ordre du moment illusoire.
- Les moments cathartiques ne sont pas encore des moments subversifs. Ils sont un premier pas, mais peuvent tomber également dans le moment illusoire. Les moments cathartiques sont des ruptures abruptes, des jaillissements purs, des

défolioirs faisant sortir le temps de sa trajectoire. Ce sont des temps oppositionnels. Les émeutes de 2005 ont par exemple été qualifiées d'émeutes protopolitiques par Gérard Mauger⁷³. En effet l'émeute est un moment cathartique qui même lorsqu'elle ne s'arme pas d'un discours politique, lorsqu'elle n'est pas intentionnellement politique, reste symptomatiquement politique puisqu'elle est une réaction à l'institution.

- Les moments subversifs quant à eux sont en rupture radicale avec le temps institué dans le sens où ils se heurtent à la racine de la domination. Ils proposent une toute autre représentation du temps, un ordre temporel différent. Ils ne sont pas seulement instituants en tant que force d'opposition, mais en tant que force de proposition. Ils tendent à l'absolu. Ce sont *des temps propositionnels*.
- Les moments anomiques sont sûrement les plus difficiles à décrire. Ils peuvent être soit un moment préalable aux autres moments, soit être une fin en soi. Les moments anomiques portent en eux la négation de l'institution. Ils lui renvoient ces défauts. Les moments anomiques ne portent pas de projets, pas de discours collectifs, ils ne portent pas d'espaces précis. Ils n'expriment même pas tant la volonté de l'individu que l'incapacité de l'institué à répondre aux individus. Ils sont, finalement, les moments purs, vidés de toute substance, déliés de l'institué et sur lesquels celui-ci peut difficilement avoir de l'emprise. Ils sont aussi purs parce qu'ils ne connaissent pas l'angoisse liée à leur inévitable issue, comme tout anomique, la mort. Le moment anomique est une *epokhé*.

⁷³ Gérard Mauger, *L'émeute de novembre 2005 : une révolte protopolitique*, Bellecombe-en-Bauges (Savoie), Éditions du Croquant, 2006.

Figure 2 : L'electro-chronogramme. Figuration des moments.



Conclusion

Derrière ce schéma, nous proposons un *penser* du temps, c'est-à-dire une pensée en action, en mouvement. Bien sûr certaines catégories sont perméables et dépendent des variables du cadre d'analyse (symboles et milieu pour les variables liées au système; dispositions sociales et statuts pour les variables relatives aux acteurs). C'est le cas par exemple de la manifestation du premier mai 2014 à Caen. Ce moment est un rituel venant rappeler l'histoire du mouvement ouvrier. C'est aussi un moment festif pour certains cortèges syndicaux passant de la musique qui n'a rien à voir avec cette histoire. Pour certains travailleurs inscrits dans des luttes isolées c'est un moment cathartique qui permet de rendre visible leur lutte et leur mécontentement à l'égard des institutions et des organisations qui les délaissent. C'est aussi un moment admis puisque le parcours est négocié. C'est un moment prescrit pour les syndicalistes qui doivent assurer le service d'ordre au nom de la direction de leur syndicat. C'est un moment illusoire dans le sens où le travail est célébré par la présence même des manifestants sans remise en question dans le discours du détournement de la fête des Travailleurs en fête du Travail depuis

Vichy. C'est un moment anémique pour le cortège des sans-papiers qui y défile sans connaître la signification historique du défilé ni être concerné par le discours normatif des organisations syndicales majoritaires qui s'orientent sur les travailleurs plus que sur les chômeurs et les sans-papiers. Mais ce moment est aussi subversif lorsqu'une partie du cortège s'écarte, avec les sans-papiers, pour ouvrir un immeuble vide et l'occuper au nom du droit au logement et de la régularisation des sans-papiers.

Cet exemple révèle les biais d'une telle catégorisation. Pour autant nous nous en défendons en assumant le fait que toute grille d'analyse et toutes catégories ne sont que des lunettes à poser sur les yeux du chercheur. La malléabilité de cette catégorisation engage la perspective et le positionnement théorique du chercheur. Georges Friedmann se demandait déjà s'il ne fallait pas, plutôt que de parler de temps sociaux, parler de temps subis ou choisis admettant que ce qui était contraint dans le travail pour l'un pouvait être une liberté pour l'autre et pareillement dans le temps libre⁷⁴.

Notre projet à travers cette catégorisation est de proposer un nouveau regard sur les temps de la vie qui prenne une distance anthropologique avec des catégories tombées dans le sens commun. En se figeant, plus qu'objectives les catégories des temps sociaux sont devenues objectivantes. Outils censés servir à analyser le social, cette typologie est devenue une réalité qui ne permet plus de considérer les porosités et les hybridations qui jalonnent ces segments de temps. Aucune catégorisation n'est exempte de cette dérive potentielle. Aucune catégorisation n'a vocation à la perfection. Toute catégorisation scientifique doit être falsifiable. Nous préférons donc ne pas nous dissimuler derrière une pseudo irrévocabilité de nos catégories, mais plutôt en révéler l'aspect contradictoire, sa dialectique. Le travail « d'investigation sociologique – y compris dans ses phases les plus techniques – est indissociable des tensions théoriques constitutives

⁷⁴ Georges Friedmann, *Le travail en miettes*, Paris, Gallimard, 1964 [1956], p. 167.

du champ de la sociologie⁷⁵ ». La dialectique entre outil empirique et théorie sociologique est la base du travail du sociologue, l'unité de ce qui est séparé et qui permet le dépassement d'éléments injustement opposés dans l'histoire de nos disciplines. De même, l'opposition acteur et système, macro et micro peut, nous semble-t-il, être dépassée par cette proposition sans pour autant nécessiter une gymnastique méthodologique lourde et bien souvent tronquée entre quantitatif et qualitatif⁷⁶, entre vécu et représentation, entre institué et instituant. En interrogeant le creux de ce qui se vit, c'est l'imaginaire institué qui s'offre à notre regard et l'imaginaire instituant qui résonne en contrepoint.

Nous pensons que cette perspective et ces outils permettent de saisir le braconnage du quotidien⁷⁷ et son rapport à l'institué. Le braconnage en sociologie est souvent uniformément traduit comme une forme de résistance sans jamais questionner ce vocable vidé de toute substance : résistances à quoi ? À qui ? Pour quoi et pour qui ? En interrogeant le braconnage des temps de la vie grâce à notre grille de lecture et nos outils, nous espérons dégager ce qui entre *réellement* et *illusoirement* en résistance, ce qui reproduit, ce qui est de l'ordre de la réaction, ce qui est de l'ordre de la subversion. Car si le sociologue est quelque part entre le philosophe et l'homme de la rue, comme le proposaient Peter Berger et Thomas Luckmann⁷⁸, c'est bien que ses travaux doivent se traduire en données utilisables par les populations.

En interrogeant d'une façon nouvelle les temps de la vie, dans une perspective critique et impliquée, nous avons montré que le temps est un outil de reproduction du capitalisme, et la transgression de ce temps-institué son négatif. Si l'action politique et syndicale du mouvement révolutionnaire s'est historiquement

⁷⁵ Salvador Juan, « Méthodologie de la démarche de recherche en sociologie », *op. cit.*

⁷⁶ Thibault De Saint Pol, « Le sociologue et l'apprenti sorcier : de l'usage raisonné des chiffres (note critique) », *Terrains et Travaux*, n° 4, 2003, p. 215-228.

⁷⁷ Georges Balandier, « Essai d'identification du quotidien », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 74, 1983.

⁷⁸ Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens-Klincksieck, 1996 [1966], p. 8.

appuyée sur l'appropriation collective des outils de production, peut-être est-il temps pour les dominés de s'approprier collectivement le temps, de considérer que le temps comme toute institution est construit sur des rapports de forces et qu'en cela, il n'est pas autonome du social : lui opposer un temps instituant. Un temps qui rompt avec la logique d'accélération et qui permet, peut-être, de proposer un mode de vie rythmé par l'humain plutôt que par la marchandise, de renverser cette inversion du monde qui repose sur le primat de la valeur d'échange, d'opter pour un droit au temps en phase avec la revendication du droit à la ville, redonner à la ville sa « forme mentale et sociale, celle de simultanéité, du rassemblement et de la convergence, la rencontre (ou plutôt des rencontres)⁷⁹ ». Car penser le temps c'est aussi penser l'espace, sa dépossession par les militants de l'économie⁸⁰ et son appropriation possible par la plèbe, la façon dont s'institue la vie quotidienne.

⁷⁹ Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Economica, Anthropos, 2009 [1968], p. 79.

⁸⁰ Collectif pour l'intervention, *Communisme : manifeste*, Caen, Nous éditions, 2012.

Bibliographie

- Adorno, Theodor et Max Horkheimer, *La dialectique de la raison : fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974 [1944].
- Anamnèse, *Les sociologues sous Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Balandier, Georges, « Essai d'identification du quotidien », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 74, 1983.
- Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.
- Bensussan, Gérard et Georges Labica, *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- Berger, Peter et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens-Klincksieck, 1996.
- Bitard, Michel, « Flexibilité du travail et construction de normes temporelles : le cas de la grande distribution », dans Claude Durand et Alain Pichon (dir.), *La puissance des normes*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 183-187.
- Boltanski, Luc et Eve Chiapello, *Le nouvel Esprit du Capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
- Bouffartigue, Paul, *Temps de travail et temps de vie. Les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- Bourdieu, Pierre, *Sur l'État. Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Seuil, 2012.
- Castel, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard, 2000 [1995].
- Castoriadis, Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- Cingolani, Patrick, *Le temps fractionné*, Paris, Armand Collin, 2012.
- Collectif pour l'intervention, *Communisme : manifeste*, Caen, Nous éditions, 2012.
- Corbin, Alain, « Temps de loisirs espaces de la ville », *Histoire urbaine*, n° 1, 2000, p. 163-168.
- Crozier, Michel et Erhard Friedberg, *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.
- De Saint Pol, Thibault, « Le sociologue et l'apprenti sorcier : de l'usage raisonné des chiffres (note critique) », *Terrains et Travaux*, n° 4, 2003, p. 215-228.
- Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].
- Dejours, Christophe, *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

- Deleuze, Gilles, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », 1990; [en ligne] <http://fr.scribd.com/doc/5328565/Post-scriptum-sur-les-societes-de-contrôle-Gilles-Deleuze-1990>, consulté le 15 mai 2014.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *L'anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1973.
- Delorme, Pierre-Alexandre, « Ordre et rébellion », Mémoire de master 2 en sociologie, Caen, Université de Caen Basse-Normandie, 2014.
- Deulceux, Sandrine et Rémi Hess, *Henri Lefebvre : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2009.
- Durkheim, Émile, « La conception matérialiste de l'histoire », *Revue philosophique*, n° 44, 1897, p. 645-651.
- Durkheim, Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 [1895].
- Durkheim, Émile, *Le suicide*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 [1897].
- Ellul, Jacques, *Le système technicien*, Paris, Calman-Lévy, 1977.
- Freyssinet, Jacques, « L'évolution du temps de travail : le déplacement des enjeux économiques », *Droit Social*, n°s 9/10, novembre 1998, p. 752-759.
- Friedmann, Georges, *Le travail en miettes*, Paris, Gallimard, 1964 [1956].
- Grossin, William, *Les temps de la vie quotidienne*, Paris-La Haye, Mouton, 1974.
- Grossin, William, *Le travail et le temps*, Paris, Anthropos, 1969.
- Gurvitch, Georges, *La vocation actuelle de la sociologie. Tome 2 : antécédents et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.
- Habermas, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987 [1981].
- Harvey, David, *The Condition of Postmodernity*, Cambridge, Basil Blackwell, 1989.
- Hess, Rémi, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Paris, A.M. Métailié, 1988.
- Hess, Rémi, *Henri Lefebvre et la pensée du possible. Théories des moments et construction de la personne*, Paris, Economica, 2009.
- Hibou, Béatrice, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012.
- Javeau, Claude, *La société au jour le jour : écrits sur la vie quotidienne*, Bruxelles, La lettre volée, 2003.
- Javeau, Claude, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2003.

- Juan, Salvador, « Actionnalisme institutionnaliste », habilitation à diriger des recherches en Lettres et Sciences Humaines, Nanterre, Université de Paris-Nanterre, 1998.
- Juan, Salvador, *La escuela francesa de socioantropología*, València, Universitat de València, 2013.
- Juan, Salvador, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- Juan, Salvador, « Méthodologie de la démarche de recherche en sociologie. La didactique du projet de recherche », *Bulletin de méthode sociologique*, n° 47, 1995, p. 78-98.
- Juan, Salvador, « La quotidienneté entre tension et ennui. Replis existentiels et vulnérabilité ordinaire », dans Salvador Juan et Didier Le Gall (dir.), *Conditions et genres de vie : chroniques d'une autre France*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 307-326.
- Lafortune, Jean-Marie, *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail. Fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir du jeu et du sport*, Québec, Presses de l'université de Québec, 2004.
- Le Coadic, Ronan, « L'autonomie, illusion ou projet de société ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 121, p. 317-340.
- Le Rouley, Simon, « Marx et Durkheim : commun analytique, bataille idéologique », séminaire de Master de philosophie, Université de Caen Basse-Normandie, 19 Novembre 2014.
- Lefebvre, Henri, *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, Paris, L'Arche, 1961.
- Lefebvre, Henri, *Critique de la vie quotidienne. Introduction*, Paris, L'Arche, 1958 [1947].
- Lefebvre, Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Economica, Anthropos, 2009 [1968].
- Lefebvre, Henri, *Éléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse, 1992.
- Lefebvre, Henri, *Logique formelle logique dialectique*, Paris, Anthropos, 1969.
- Lefebvre, Henri, *Le manifeste différentialiste*, Paris, Gallimard, 1970.
- Lefebvre, Henri, *La pensée marxiste et la ville.*, Tournai, Casterman, 1972.
- Lefebvre, Henri, *La survie du capitalisme. La re-production des rapports de production*, Paris, Anthropos, 1973.
- Lefebvre, Henri, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.
- Lordon, Frédéric, *Capitalisme, désir et servitude : Marx et Spinoza*, Paris, La Fabrique, 2010.

- Lourau, René, *L'analyse institutionnelle*, Paris, Minuit, 1970.
- Lourau, René, *La clé des champs*, Paris, Economica, 1997.
- Lourau, René *L'État inconscient*, Paris, Minuit, 1978.
- Lourau, René, *L'instituant contre l'institué*, Paris, Anthropos, 1969.
- Marcuse, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.
- Marx, Karl, *Le Capital, Livre premier tome III*, Paris, Éditions Sociales, 1973 [1867].
- Mauger, Gérard, *L'émeute de novembre 2005: une révolte protopolitique*, Bellecombe-en-Bauges (Savoie), Éditions du Croquant, 2006.
- Morin, Edgar, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.
- New York Times (2006), *In class warfare, guess which class is winning* [en ligne] http://www.nytimes.com/2006/11/26/business/yourmoney/26every.html?_r=0, consulté le 15 mai 2014
- Rosa, Hartmut, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.
- Sansot, Pierre, « Temps libre, Temps flottant », *Temps libre*, n° 2, 2005, p. 23-33.
- Sartre, Jean-Paul, *Questions de méthode*, Gallimard, 1986.
- Sorokin, Pitrim, *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, préf. de Georges Gurvitch, Paris, Quai de Conti, 1959.
- Thompson, Edward P., « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, n° 5, 1979 [1967], p. 3-63.
- Touraine, Alain, *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Paris, Denoël, 1969.
- Uhel, Mathieu, « Eau et pouvoir. Les échelles des mouvements altermondialistes et révolutionnaire en Bolivie et au Venezuela », thèse de doctorat, Caen, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.
- Weber, Florence, *Le travail-à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001.
- Weil, Simone, « Condition première d'un travail non servile (Marseille, 1941-1942) », dans *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951, p. 355-372.
- Zarifian, Philippe, *Temps et modernité*, Paris, L'Harmattan, 2001.